

En longeant le quai, ils ne pouvaient s'empêcher de contempler le sombre îlot, entièrement chargé du poids des murailles rouges qui ne recélaient plus personne. Tous gagnèrent en barque la forteresse. La grand'porte que tant d'hommes avaient franchie dans l'épouvante, sachant qu'ils ne la repasseraient plus jamais, était large ouverte.

Les remparts ne parlaient plus seulement des souffrances de jadis ; ils disaient aussi l'écrasante joie de ceux qui, récemment, avaient retrouvé soudain leur liberté.

Tout n'était que pierres et briques. On ne voyait pas autre chose. A peine apercevait-on, entre les hautes parois, un morceau de ciel dont le soleil terni rappelait vaguement la vie en liberté. Des murs et des murs, rouges et blancs. Ici des fortifications, là des bâtiments réservés aux prisonniers, là les logis des gardiens, là l'église, là la petite cour de promenade, là le donjon, là, la haute tour du guet d'où l'on découvrait l'îlot tout entier comme sur la main. Les bâtiments étaient si nombreux et si entassés que dès l'abord, dès la cour, on avait le cœur serré, on étouffait. Et partout, sur le sol, de vieilles bandes de linge, usées, les chaussettes-molletières qu'avaient portées les détenus. On en trouvait dans tous les passages comme on trouve des poux dans les plis du linge des gens sales. On marchait là-dessus.

— Est-il possible que les prisonniers aient été si nombreux ? demanda Claudine. Ou bien était-ce un dépôt de toutes les vieilles chaussettes de Russie ?

Mais Pétrov se taisait, tête basse comme s'il n'avait pas entendu.

Pas un « habitant » dans tout l'îlot, pas une âme, pas un garde, toutes les portes ouvertes, les châssis des fenêtres à moitié démolis ; un des bâtiments, qui avait été incendié, restait noir de fumée.

— Et voici les cellules de réclusion, dit le guide, en se dirigeant vers une sombre construction. On le suivit.

Des portes épaisses, bardées de fer. Dans chaque cachot, le sol est de dalles froides. Les portes basses s'ouvrent à droite et à gauche, sur un couloir.

On se taisait en entrant ; les visiteurs se répandaient dans les casemates, toutes également petites, grises et sales, à peine éclairées par une lucarne munie de barreaux. Quelques couchettes et des tables.

Quelqu'un chuchota :

— Est-il possible qu'on ait enfermé des gens dans ces sacs de pierre pendant des vingtaines d'années et qu'ils ne soient pas tous devenus fous ?

On ne répondait pas, on soupirait. On passait d'une chambre à l'autre.

— C'est ici que fut enfermé Morozov¹, dit le guide. Tous se pressèrent vers un cachot aussi petit et aussi sale que les autres, qui était isolé par d'épaisses murailles.

— Comment donc pouvait-il parler à ses voisins, en frappant sur le mur ? dit une demoiselle qui essaya d'éveiller un écho en heurtant la paroi de sa petite main. — Pouvait-on entendre ?

— Cela lui était impossible. Il n'avait même pas cette distraction. Son voisin était un ancien bourreau, et Morozov, bien entendu, n'avait rien à lui communiquer...

— Oui, tu as raison, soupira Pétrov. Mieux vaut qu'il n'y ait jamais de fontaines ni de palais, pourvu qu'on ne voie plus ces choses-là...

Après avoir parcouru les casemates d'en-bas les visiteurs montèrent à la galerie supérieure.

— Mais où était votre cachot ?

L'ancien détenu qui les guidait sourit imperceptiblement dans sa moustache et dit :

— Entrez donc, entrez donc, je vous en prie...

Dans la cellule grise, étroite et basse, nul n'osa prononcer un mot. Tous regardaient l'ancien locataire qui recevait aujourd'hui ses hôtes. Il baissa la tête, les souffrances de naguère se réveillaient dans sa mémoire et paraissaient l'accabler encore.

— Maintenant, si vous voulez, je vous montrerai les chambres de force où l'on enfermait les détenus coupables d'un délit quelconque, pour les punir.

Au bout du bâtiment, derrière une porte, quelques degrés usés par de lourds talons montaient entre des murs, toujours de briques ; puis, sur le côté, une vieille porte de chêne, très basse, au-dessous de taille d'homme, donnait sur un renfoncement. La porte avait été arrachée. Derrière les poutres noires, c'étaient les ténèbres. Quelqu'un fit claquer une

1. Morozov, célèbre révolutionnaire, social-démocrate, qui, durant sa longue détention, se révéla remarquable mathématicien et réussit à écrire un ouvrage d'astronomie classé parmi les plus importants travaux scientifiques de son temps. Le travail le sauva de la démente. (N. d. T.)

allumette, se pencha, regarda à l'intérieur, l'allumette s'éteignit ; en essayant encore d'éclairer le trou, et de voir, le visiteur se sentait pressé par les autres, tous curieux de savoir ce qu'il aurait aperçu.

— Il fait noir, là-dedans, et le plafond est très bas ; le sol est inondé, dit-il enfin en se redressant.

— Avancez donc, lui dit une demoiselle, entrez et regardez...

Il sourit et, secouant la tête :

— Merci bien... Essayez vous-même...

— C'est ici qu'a été enfermé Ioann Antonovitch¹, dit le guide en montant encore. On le suivit.

— Les voilà, les tsars ! songea Pétrov.

Un escalier raide, dont les degrés étaient usés à une profondeur de cinq centimètres, les conduisit à un passage très élevé d'où l'on redescendait brusquement, par un autre escalier : après quoi, dans une sorte de puits, l'on trouvait trois épaisses portes de fer, pareilles à celles des coffres-forts, dont les formidables verroux montraient leurs pênes ; et chacune des trois portes avait trois serrures.

Les visiteurs, descendus dans ce puits, sentirent sur leurs épaules le froid et l'humidité. Dans ces trois sacs, il n'y avait ni fenêtre ni couchette. Ils avaient été éclairés faiblement, jadis, par une lampe électrique. Deux minces planches, à même l'asphalte, devaient servir de lit.

On frotta des allumettes : une pitié profonde étreignait les cœurs, à la pensée des martyrs inconnus qui, en cet endroit, avaient sombré dans la folie : des murs autour de soi, et rien de plus ! Deux planchettes sur le sol. Quelques inscriptions gravées à coups d'ongles, sur les parois, étaient presque effacées, mais on pouvait les déchiffrer en partie : « ...Suis resté ici neuf jours... faim... frappé la tête au mur... ne font pas attention... »

« ...Vécu treize jours... ils voulaient que je devienne fou... j'ai dormi... humide... froid... mal à la tête... beaucoup souffert, mais j'ai résisté... »

« Sois fort... sois courageux... camarade. »

Tous remontaient, mais Pétrov restait encore dans ce cachot à réfléchir ; il essayait d'imaginer l'état d'âme de

1. Tsarévitch qui fut enfermé dès son adolescence par l'impératrice Elisabeth et que Catherine fit enseigner. (N. d. T.)

ceux qu'on avait jetés là. Claudine l'attendait derrière la porte. Un étudiant, ignorant la présence de Pétrov dans la chambre de force, refoula la porte pour la fermer. Claudine poussa un cri en s'accrochant au verrou.

— Qu'est-ce que vous faites ? Il y a quelqu'un !

— Ah ! pardon, pardon ! Je ne savais pas, dit l'étudiant. Et, tout honteux, il se sauva.

— Viens donc, Vadia ! On a failli t'enfermer !

Pétrov examina les trois serrures automatiques et secoua la tête :

— Oui, j'aurais dû faire un petit séjour ici. Où sont maintenant les clés ? Pourrait-on les trouver ? Il aurait fallu aller jusqu'à Piter chercher un serrurier... J'y aurais passé deux ou trois jours.

Les excursionnistes remontèrent. Ils avaient encore à voir du dehors tout l'îlot, la tour du guet, les cours et le paysage du lac Ladoga.

Les remparts étaient d'une telle épaisseur qu'à leur sommet, jadis, pouvaient déambuler à l'aise les sentinelles, sur une sorte de trottoir de planches. Il y avait des rampes de fer ; ce chemin de ronde était éclairé à l'électricité. De là-haut, on avait vue sur les deux côtés, sur les cours et sur le lac dont les eaux baignaient les murailles.

Les visiteurs s'y promenèrent. Pétrov monta dans la tour avec Claudine. Mais à peine avaient-ils gagné le milieu, quand elle aperçut sous ses pieds, par une embrasure, tout l'îlot, avec son église, ses prisons et ses murailles innombrables, la tête lui tourna et elle faillit tomber. Pétrov la retint et l'engagea à ne pas continuer cette ascension. Elle resta accoudée au bord de la meurtrière et s'immobilisa fixant son regard sur l'immensité du lac...

Pétrov alla jusqu'au sommet, d'où le guetteur pouvait observer toutes choses, et les gardiens sur les remparts, et les détenus dans la cour, et tout ce qui entourait « l'île de souffrance ».

Et il songeait :

« Et ce sont pourtant des hommes qui ont bâti ça ! Mon Dieu, mon Dieu ! Ils ont ajusté la pierre à la pierre, pour que ce soit solide ! Ils ont blanchi les murs à la chaux ! Ils ont peint les toits de fer pour les préserver de la rouille. Et cette église, si propre, aux coupes dorées ! Juste à côté de la petite cour où l'on fusillait les condamnés !... »

« Oui, il faudrait faire sauter tout cela à la dynamite, pour qu'il n'en reste pas pierre sur pierre ! Honneur et gloire au peuple russe qui a enfin balayé ces hontes... »

Il se souvint de Morozov, de Véra Figner, de Lopatine, et il était incapable de voir le beau lac ; il avait les yeux voilés de larmes.

En bas, ce n'étaient plus seulement les chiffons oubliés, c'étaient les pierres qui parlaient. La brique semblait grimacer, montrant des dents de mortier et criant l'épouvante accumulée, absorbée depuis un siècle. Voici la dalle sous laquelle est enterré un ancien pasteur de cette église. L'inscription ne dit pas seulement son nom ! Ne crie-t-elle pas : « Savez-vous qui est là, sous moi ? Rappelez-vous, rappelez-vous donc ! Cet homme gagnait misérablement son pain au nom du Christ en se déguisant d'une chape dorée... Et il comprenait parfois ce qu'il faisait !... Rappelez-vous !... »

Voici le sol pavé, dans une petite cour, où avaient lieu les exécutions. « N'avance plus, crie la pierre, ne marche pas sur moi ! J'ai été rougie du sang des martyrs !... Passe ton chemin, ne me souille pas... Nous avons toutes été abreuvées de sang et de larmes... N'as-tu pas entendu parler de ceux que l'on fusillait ici au petit matin ? Oh ! ces aubes, ces aubes où retentissaient des salves de fusils !... »

Et sous cette autre dalle noircie, dont l'inscription est effacée, gît peut-être le fidèle serviteur, le commandant de la forteresse qui, pour obéir à Catherine, tua de sa main le malheureux Ioann...

Mais où sont les autres tombes ? Où dorment ceux qui entrant ici, ont perdu jusqu'à leur nom et ne se sont plus différenciés que par des numéros ? On ne les voit nulle part : tout a été nivelé et recouvert de pavés.

Pétrov dit à Claudine :

— Comment pouvait-on vivre ici ? Je ne parle pas des prisonniers, mais des hommes qui les entouraient et qui étaient « en liberté » ! Ces hommes « libres » pouvaient-ils aimer, fréquenter l'église et se considérer comme des chrétiens ?

Mais Claudine était triste et considérait en silence l'intérieur de la tour ronde : là, au-dessus d'une sorte d'énorme mortier, il y avait deux grosses meules et une poutre tournante que les prisonniers avaient manœuvrée, comme en témoignaient les traces de pas creusées dans la pierre. A quoi servait cette corvée d'esclaves, aussi vaine que les travaux d'Égypte ?

te ? Et tout en haut de la tour creuse, juste sous le toit qu'il était impossible d'atteindre, des pointes de fer gardaient l'issue improbable, pour le cas où, par miracle, un prisonnier aurait essayé de sortir.

Pétrov se sentait écrasé à tel point qu'il en oubliait Claudine. Il regagna en toute hâte la grande porte. Claudine, non moins triste, le suivit.

En dehors des remparts, du côté du midi, où le lac s'ouvrait dans toute sa largeur, infini comme une mer, des marches descendaient vers les eaux, et de jolis bancs de pierre blanche s'y trouvaient disposés. Mais pas un arbuste, pas un buisson. La vue était splendide. Mais le soleil semblait jeter de mornes regards d'être souffreteux.

— J'ai l'impression, dit Claudine, d'être assise non sur une pierre, mais sur des ossements. Ces bancs me font peur. Peut-on s'imaginer que des gens qui ont vécu ici en liberté aient eu le courage de venir à cet endroit admirer le paysage ?

— Ils y venaient, bien entendu. Ils ne pouvaient pas rester perpétuellement dans cette enceinte de cauchemar. Et, par ici, il n'y a rien de plus beau à voir.

— Mais était-il possible d'aimer, de s'enthousiasmer ? Pouvait-on oublier une minute les effroyables souffrances des détenus et soupirer de plaisir en contemplant la nature ? En cent ans, est-il arrivé que quelqu'un prononçât ici ces mots : « je t'aime » ?

Alors, évoquant tant de douleurs et d'horreurs, Pétrov retrouva en lui-même l'étudiant qui, dans la première révolution, en 1905, portait un drapeau rouge en tête de la foule, et, comme délivré d'un fardeau, il murmura :

— Oui, mieux vaut ne pas avoir de fontaines ni de palais, s'il faut les construire sur les os du peuple !

XIX

Piter, tel un volcan dont l'éruption s'apaise, ne grondait plus que de temps à autre, sourdement, dans les entrailles, dans les profondeurs, parmi les masses des ouvriers et des soldats, et ne vomissait plus guère à la surface sa lave brûlante et grise. Les citoyens, le monde de la petite-bourgeoisie, se tranquillisaient et commençaient à s'habituer aux rumeurs souterraines. Mais les hommes au pouvoir observaient avec inquiétude les cratères, — les centres des partis, — dans lesquels une force invisible projetait à tout instant des pierres brûlantes et des fumées. Que faire cependant contre ces énergies de la nature ? Comment éteindre les éléments ? On devait se borner à prévenir, à détourner le peuple, à l'entraîner loin de l'incendie révolutionnaire. Et il n'y avait pas d'unanimité là-dessus ! Le bolchévisme était une machine infernale : cela fusait longuement, lentement, sans fumée, et l'on ne savait à quelle heure cela devait éclater : essayez-donc de détruire, de rendre inoffensive cette terrible machine...

Cependant, tout allait changer, dès qu'on aurait réuni l'Assemblée constituante. Toutes les questions seraient alors résolues, rapidement et convenablement, et la vie reprendrait son cours dans le calme général, dans le travail et la joie. Dès le premier jour de la réunion de cette haute assemblée, on serait comme transporté dans une autre planète ! Il fallait seulement patienter et durer jusque-là ! Il fallait tout faire pour y parvenir ! Ainsi pensait Pétrov.

Il aurait eu honte de rester inactif, de se désintéresser de la vie sociale. N'avait-il pas souffert jadis pour le peuple ? Ne souhaitait-il pas de toute son âme le succès de la révolution et le bien-être des classes laborieuses ? C'est pour cela qu'il s'était inscrit au parti « travailliste » qui venait de

fusionner avec les socialistes-révolutionnaires. On lui demanda de s'appliquer à l'étude de la question agraire, d'examiner et de dire combien d'hectares il conviendrait de laisser aux propriétaires et combien on devrait en donner à chaque famille de paysans. Indemniserait-on les propriétaires, ou bien devait-on rejeter toute idée de rachat ? Accepterait-on la séparation de la Finlande ? Comment traiterait-on l'Ukraine et la Pologne ? La Pologne, surtout ! Tout cela était à méditer, à sentir, à ruminer ! Il fallait répondre en conscience et ne pas se tromper ! Et sans retard, le plus rapidement possible ! Les travaillistes devaient apporter leur déclaration à l'Assemblée constituante, lui soumettre leurs projets. Il ne leur était pas permis de se présenter sans formuler leur opinion, sans suggérer de bons conseils.

Après deux soirées de séances, Pétrov se sentit complètement exténué. Les problèmes qui se posaient pour le peuple russe semblaient en vérité insolubles. Que dire de la Finlande, par exemple ? Alors, quoi ! des générations, les aïeux, auraient versé leur sang pour la conquête de ces territoires ; et d'un simple geste, par un vote, on anéantirait leur ouvrage, on effacerait toute trace de leurs sacrifices, on diminuerait la Russie... A cette allure on parviendrait vite à dilapider le domaine national... En quelques jours ce serait fait !... Mais qui oserait cela ? La Pologne partait, l'Ukraine s'émancipait, le Caucase se détachait... Alors, vraiment ? On gardait... Toula, Tver et Riazan ?... C'était pour ça qu'on avait fait la révolution ? Non, certes, Pétrov ne se sentait pas la force de décider ainsi. En conscience, oui, en conscience, peut-être devait-on dire : « Eh bien, que ces pays-là se détachent de nous s'ils y prétendent, qu'ils soient indépendants, s'ils le veulent absolument ! » Mais, non, là, le cœur n'y était pas, cela vous aurait déchiré de parler ainsi... Et pourtant, et pourtant...

Sans doute, la question agraire était plus facile, elle se présentait mieux. Il suffisait qu'on payât les propriétaires au prix normal pour l'excédent qu'on leur reprendrait et tout était dans l'ordre... On laisserait subsister les domaines en tant que foyers de culture, en tant que pépinières, c'était indiscutable. Mais combien d'hectares leur octroyer définitivement ? Cinq cents ou cinquante ? Là était la question... Un problème dont on ne voyait pas venir la solution...

— « Ah ! en fin de compte, qu'ils décident sans moi !

se disait Pétrov en revenant d'une séance nocturne. En voilà du bruit et des cris ! Et de la fumée ! Fument-ils assez ! Non, vrai, qu'ils se passent de moi ! Après tout il ne s'agit que d'un projet ! Quand l'Assemblée constituante se réunira, ce sera une autre affaire... Là, dame... Et puis quoi, j'ai ma vie personnelle, je dois y penser ».

Il s'était souvenu de Claudine qui l'attendait dans la tiédeur de son lit, et il pressa le pas.

« Et moi qui leur donne ma voix ! Une voix de plus ! Mon opinion, mon suffrage... Quoi qu'on dise, les socialistes-révolutionnaires sont les plus raisonnables... Et ces autres, là... Ah ! quelle vie ! »

Claudine et Pétrov décidèrent de passer encore cette semaine-là en promenades et en excursions autour de Piter.

— Nous ferions bien d'aller voir Imatra, dit-il. Nous risquons de perdre la Finlande, et, dans ce cas, Imatra se trouverait à l'étranger. Le voyage serait difficile...

Il sourit et embrassa Claudine.

Ils se rendirent d'abord à Krasnoïé Sélo. Le parc était plein de soldats abandonnés à eux-mêmes et perdus d'oisiveté. En cet endroit, la révolution n'apparaissait que sous un aspect détestable : elle était encanaillée et sale.

Mais l'Observatoire de Poulkovo les enchantait. Dans la verdure, sous la feuillée, étincelait, découpée par les caprices de l'art, la pierre claire de l'Observatoire et du poste de sismographie. Le calme et la netteté des choses faisaient oublier la révolution. Le ciel était à découvert. Le gros œil de la Terre devait pénétrer sans peine la Lune, Mars et la Voie lactée. Que se passait-il, pourtant dans ces régions lointaines ? Que pouvait-on y discerner ?

Il y avait, dans une rotonde, des quantités de négatifs et d'épreuves de photographies prises des planètes. Une de ces images, prise par l'Observatoire de Paris, montrait fort clairement, et sur une grande échelle, une des faces de la Lune. On distinguait les éminences d'un blanc de neige, les monts, et les crevasses... Et, plus loin, Mars, la Voie lactée, tout cela « là-haut »... Et ici-bas, de blanches murailles rondes qui n'avaient pas l'air d'être d'ici, mais d'un autre monde lointain...

Cependant, quand on passait d'un édifice à l'autre, on finissait par se retrouver sur la terre. C'était d'abord l'allée du méridien, toute propre et couverte de gravier, que l'on

soignait toujours. Et l'on voyait une machine remarquable, un mécanisme de précision qui, exactement à midi sur ce point du globe, faisait tonner un canon à la forteresse Pierre-et-Paul, à Pétrograd.

Un bon vieux professeur, aux manières placides, introduisit Pétrov et Claudine dans le « saint des saints » de l'Observatoire, dans une grosse tour de métal bleuâtre qui tournait sur elle-même, suivant un mouvement d'horlogerie fidèle à la révolution du soleil. Alors, ils se sentirent détachés de la terre et enlevés dans les espaces célestes. Le toit de la tour était ouvert et, par l'orifice carré qui donnait tout droit sur le ciel bleu, montait un tuyau noir, comme engainé de peau de chagrin, un des plus grands télescopes du monde, dont l'armature, les rouages, les vis, les verres étincelaient.

Le professeur parlait des autres mondes avec tant d'entrain qu'on eût pensé qu'il les avait parcourus. Pétrov et Claudine voyaient pour la première fois les profondeurs du ciel, carré de bleu, et se taisaient, émerveillés. Ils auraient voulu voir plus loin, mais ils n'osaient interrompre le professeur qui leur donnait des explications. Le vieillard inspiré leur dessinait les mystères des mondes inexplorés. Et c'était à se demander si, là-haut, sur ces planètes infiniment lointaines, il n'y avait pas des êtres qui se tourmentaient comme nous, qui s'interrogeaient et faisaient des révolutions. Non, sans doute... On se figurait que, là-haut, des êtres supérieurs ignoraient les affres de la lutte pour l'existence, que tous étaient des bienheureux...

— Permettez-moi, M. le professeur, dit Claudine, de regarder par votre lunette.

— Très volontiers. S'il vous plaît...

Le vieux bonhomme décoiffa son télescope, appliqua un œil à la lentille et manœuvra les rouages.

— Ah ! quelle merveille ! s'écria Claudine, quand elle aperçut le croissant. — Mon Dieu !... En effet !... Regarde, regarde, Volodia !

— Hé ! s'exclamait Pétrov, ce n'était tout à l'heure qu'un morceau de galette, et maintenant... ces vallées, ces montagnes... Enorme, tout cela...

Claudine regardait encore.

— Je voudrais aller là-haut, dit-elle... Comme c'est loin ! Qui peut vivre là ? Et comment ? Peut-être que l'on

nous regarde de ces hauteurs ? Croyez-vous que les hommes ne parviendront jamais à traverser ces espaces ?

— A cet égard, remarqua le professeur, il y aurait plus d'espoir du côté de Mars. Malheureusement, nous ne pouvons pas apercevoir cette planète en ce moment. Mais, tenez, je vais vous montrer une étoile que vous ne distinguez pas encore.

— Ah ! je vous en prie ! s'écria Claudine. Vous êtes trop aimable. Vous nous avez transportés dans un autre monde... Merci...

Le professeur hocha la tête :

— Oui, ce monde-là est plus intéressant que le nôtre. On n'y fait pas de guerres, il n'y a pas comme chez nous, sur la terre, de ces massacres épouvantables, de ces horreurs qui atteignent jusqu'à la science pure ; figurez-vous que, pendant longtemps, on nous a interdit d'entretenir des rapports avec les Observatoires des pays « ennemis » !... Et tout ce qui se passe maintenant parmi nous est absolument inconcevable.

Tout en parlant, le professeur manœuvrait des vis, faisait tourner le télescope et mettait l'œil à la lentille. Quand l'appareil fut en position, il s'écarta.

— Regardez-donc !

— Ah ! que c'est beau ! s'écria Claudine. L'étoile ressemble à une noix dorée et enveloppée dans un réseau de fils noirs !... Regarde...

— Comme elle est loin ! dit Pétrov, stupéfait. Quel prodige !

Le professeur était heureux à les voir s'extasier. Lui-même, en sa vieillesse, éprouvait encore une jeune admiration devant la majesté de ce monde inexploré, de ce système d'astres inconnus qui évoluait régulièrement et sûrement, comme une horloge mise au point, et semblait ne reposer sur rien dans l'étendue, mécanisme sans commencement et sans fin. Quelles joies il avait ressenties dans son existence, quand, parfois, il avait la chance de découvrir quelque nouvelle étoile ou de remarquer une nébuleuse plus dense que les autres dans la Voie lactée ! Les simples mortels connaissaient-ils de telles satisfactions ? Pouvaient-ils le comprendre, lui, astronome ? Et pourtant, les flots d'une révolution déferlaient jusqu'à cet asile de la science !... Les intérêts de la terre étaient presque absolument étrangers au professeur, mais... mais...

Pétrov et Claudine l'écoutaient avec un profond intérêt.

— Excusez-moi, dit Claudine, et dites-moi si vous croyez en Dieu.

Le professeur sourit avec bonhomie et, levant les yeux vers le ciel, répondit, rayonnant :

— Quand on connaît tout cela, peut-on ne pas croire ? Naturellement il ne s'agit pas d'un « Dieu » dans le sens vulgaire de ce mot... Je parle d'une suprême sagesse.

Lorsque nos promeneurs se trouvèrent déjà loin de l'Observatoire, Pétrov murmura :

— Extraordinaire !...

— Et quel brave homme que ce professeur !

— En effet... Veux-tu que nous nous occupions d'astronomie ?... Pour commencer, nous achèterons le livre de Flammarion... Neumann serait trop difficile... Nous aurons un petit télescope, et, le soir nous observerons le ciel de notre véranda...

— Ce sera parfait ! Je suis contente que nous soyons venus ici... C'est très à propos ! Il y a longtemps que j'avais envie de réfléchir au monde de là-haut...

..

Quand ils revenaient de leurs promenades, Claudine retrouvait toujours son Vítia tout heureux, jouant avec sa « grand'mère » ou bien avec la servante ; aussi était-elle parfaitement tranquille en son cœur de mère. Elle n'avait point à s'occuper des affaires du ménage, que tenait la bonne maman. Claudine, demeurée seule avec Pétrov, chuchotait, perdue dans ses embrassements :

— Je suis heureuse, heureuse comme je ne l'ai jamais été... Mon chéri, mon cher ami !...

Ils erraient au loin, dans le bois de pins qui entoure l'Institut polytechnique, ils erraient dans les allées et se plaisaient à voir les belles femmes et les hommes qui se promenaient aussi par couples. Claudine n'attendait plus rien d'autre de la vie. Mais pour Pétrov, cette oisiveté n'était bonne que comme un repos, et à condition de ne pas durer. Maintenant que Claudine lui avait donné d'elle tout ce qu'elle pouvait, maintenant qu'elle était « à lui », et qu'il n'avait plus de temps à dépenser pour lui faire la cour, il ressentait un vide en lui-même. Claudine lui était toujours aussi chère et il ne comprenait pas son nouvel état d'âme. Il sentait par-

ticulièrement ce vide quand, après avoir contemplé à satiété la femme aimée, il devait, désœuvré, continuer à l'admirer, restant assis près d'elle en silence. Il n'en convenait pas, il n'avouait rien à Claudine, mais il attendait avec impatience le moment où il reprendrait son travail, son service. Le besoin de tuer le temps et le désir de la sensation nouvelle les amenèrent à faire encore un voyage, cette année-là : ils allèrent à Imatra.

A la gare de Finlande, ils durent attendre le train. Ils regardaient autour d'eux et écoutaient les gens. C'était le soir, le vent du nord soufflait, il commençait à faire froid dans la rue. Une pluie fine se mit à tomber, le public s'abritait dans les salles d'attente. Que de monde de diverses conditions ! Et aux costumes, aux manières, on se sentait déjà dans un milieu international... On reconnaissait à leur élégance, à leur fière allure, à leur assurance, des Occidentaux. Les Russes étaient habillés à la bonne franquette, comme toujours. Il y avait beaucoup de petit peuple, qu'on n'aurait pas confondu, certes, avec les étrangers !

— C'est bizarre, dit Pétrov, mais il paraît que les nôtres, quand ils ont quitté le pays, ont toujours la nostalgie du peuple russe... Et ils ne regrettent que les gens, les âmes... Ce n'est pas une nostalgie du pays... Que trouvent-ils donc de si séduisant dans cette masse grise, à demi sauvage ?

— Ils s'ennuient par habitude...

A ce moment s'approcha d'eux, sur des moignons de jambes, un jeune gars, seulement vêtu d'une blouse, mais qui portait la croix de Saint-Georges sur la poitrine. Il avait une bonne face calme d'ouvrier. Il grimpa à la force des poignets sur un banc, près de Claudine. Elle fit la grimace, comme contractée par une douleur physique, et se détourna de lui. L'invalides n'avait pas aperçu son malaise, il s'installait, frissonna et dit, sans s'adresser à personne :

— Il commence à faire frisquet !

D'autres le regardèrent, des voyageurs bien vêtus et se détournèrent tranquillement, comme si le malheureux n'existait pas à leurs yeux. Il ne demandait pas l'aumône. On en était content, on se sentait disposé à une béate bienveillance.

Quelques instants après, s'arrêta, devant le cul de jatte, un petit moujik, d'une quarantaine d'années, aux yeux gris, à courte barbiche, à la mine joviale, qui parut étonné. Son pantalon et son veston étaient élimés, mais non pas en loques ;

sa casquette fripée lui tombait sur la nuque ; ses bottes étaient éculées et mouillées.

— Tiens, t'es un héros, toi ? dit le moujik.

— Bien sûr. Qui tu voudrais que je sois ?

— Ah-ah !...

Le moujik ôta sa casquette, gratta sa tête ébouriffée, ne trouvant pas les mots qu'il avait à dire.

— Et où que tu couches ?

— Comme ça, où ça se trouve... Est-ce qu'on a besoin de moi, à présent ?

Le moujik ne répondit pas ; il dévisageait avec calme, de ses petits yeux gris, le pauvre gars.

— Tiens, roule-en une, dit-il enfin, et il tendit à l'invalides un paquet de tabac.

— Donne toujours, dit le gars.

— Pour le tabac, regarde bien, c'est là qu'il faut l'acheter, dit le moujik, en faisant un geste vers la porte : là, dans le coin, on le vend dix-sept copecks ; partout ailleurs, c'est vingt...

— Dans le coin, là, où qu'on vend aussi du foin ?

— C'est bien ça...

Ils fumèrent en silence. Le moujik dévisageait toujours, bien tranquillement, l'invalides.

— Et ta veste, où qu'elle est ? T'en avais bien une, dans le temps...

— Dans le temps, oui... mais je l'ai « mangée »...

— Combien qu'on t'en a donné ? Vingt roubles ?...

— Quarante.

— Hé-bé !... A présent, ça vaut dans les cinquante. Et t'as plus que ta blouse... V'là l'automne... Faudrait...

Les mots tombaient un à un, sans hâte.

— Cinquante ! Tu peux dire cent... A propos, et toi, t'as toujours rien à faire ?

— Si, je suis placé, dit le moujik en souriant ; une bonne place...

— Où ça ?

— A l'hôpital, à la cuisine... C'est fameux !

— Tiens, vois-tu ça ! Et tu gagnes ?

— Ce que je gagne ? J'en sais rien... Les gages, ça doit pas être grand'chose... L'important, c'est la nourriture. Et des bottes qu'ils m'ont promis...

L'homme regarda ses bottes usées.

- Ça, c'est bien... T'as de la veine, gloire au Seigneur...
- Viens comme ça dîner chez nous...
- Où ça ?
- Où ça ?... bé, à la cuisine...
- Et où ça se trouve ?

Le moujik expliqua lentement et en détail le chemin à suivre. Puis, tirant un rouble de sa poche, il le tendit à l'invalidé :

- Prends toujours, c'est un pourboire que j'ai eu.
- Le gars prit la pièce, en silence.
- Alors, tu viendras ?... T'y manqueras pas...
- Il souleva sa casquette et s'éloigna à petits pas.
- Quand il fut parti, Pétrov se pencha vers Claudine et lui dit à mi-voix :

— Des hommes pareils, quand on les connaît, on ne les oublie jamais ! Il n'est pas étonnant qu'en rentrant de l'étranger, bien des Russes aient envie d'embrasser le premier moujik qu'ils rencontrent...

— Qu'est-ce encore, mon Dieu ! s'écria Claudine, le regard dirigé vers le sol, sous la banquettes d'en face.

Un monstre, marchant à quatre pattes, le derrière en l'air, un panier entre les dents, faisait le tour des voyageurs, demandant l'aumône.

— Quelle horreur ! murmura Claudine. A l'étranger, ces choses-là ne sont certainement pas permises... Pourquoi laisser sortir en public tous les estropiés, tous les disgraciés de la nature ?...

L'invalidé avait entendu et il dit en ricanant :

— Faudrait vous couper les jambes, à vous...

La cloche du départ retentit. La foule des voyageurs se dirigea vers le quai. Pétrov, qui n'avait pas fait attention à la réplique de l'invalidé, prit Claudine par le bras et se serra contre elle, ressentant avec plaisir la chaleur de ce corps plein de beauté et de santé. Mais Claudine se taisait, elle était rouge de honte devant le mutilé.

Ils arrivèrent à Viborg dans la matinée du lendemain. De là, ils devaient prendre un autre train qui ne partait que dans quelques heures.

Après avoir visité la jolie petite ville, ils se retrouvèrent en wagon et, tout en mangeant leurs provisions, ils écoutaient les conversations. Dans le coupé voisin, deux Russes s'exa-

siaient sur la propreté et l'ordre qui régnaient en Finlande, dans les gares et partout.

— Les plus simples ouvriers sont proprement vêtus...

— On assure que, dans ce pays, il n'y a pas de voleurs ! Au marché, les vendeurs laissent leurs éventaires tout ouverts quand ils vont dîner et personne n'aurait l'idée de prendre quoi que ce soit...

— Quel peuple !

— Et si quelqu'un commettait un larcin il serait perdu : on le tuerait sur place, ou bien l'on mettrait sur son passeport un cachet spécial : « voleur » !

— Ah ! si on amenait les nôtres par ici, dit en riant l'interlocuteur, ils leur feraient voir...

— En effet, à ce qu'on dit, les nôtres leur ont déjà démontré ce dont ils sont capables...

Claudine et Pétrov sourirent : ils comprenaient fort bien ce mot « les nôtres », ceux qui sont capables de tout !

En quittant la gare, la route qui mène aux cascades d'Imatra, s'enfonce dans d'épaisses forêts de pins, d'érables et de chênes ; elle monte et descend. Devant les maisonnettes qu'on rencontrait en route, on apercevait des gens proprement habillés de blanc. Ça et là, dans des coupes qui avaient été défrichées, croissaient des avoines, de l'orge. Les champs, comme les bois, étaient parsemés d'énormes roches grises ou bleu sombre, qui semblaient tombées du ciel et l'on pouvait se demander si ces petits hommes frêles, aux blancs vêtements, avaient été incapables de débarrasser de ces pierres leurs cultures...

La voiture arrivait devant le pont, de fine et claire structure, qui jetait comme une dentelle sur le torrent. Ils entendirent le bruit des eaux bouillonnantes. Ils sautèrent à bas de l'équipage et s'avancèrent rapidement : très long, le tablier était tendu entre des rives rocheuses qui dominaient de haut le courant. Quand on contemplait de cet endroit la cascade, elle semblait se perdre dans un bas-fond, ou plutôt dans un précipice, mais son fracas incessant montait jusqu'à vos pieds, vous remplissait les oreilles, vous gonflait la tête et le cœur ; et les yeux s'attachaient irrésistiblement à l'écume neigeuse, aux crêtes échevelées et aux embruns étincelants. Les eaux se roulaient et se déroulaient, formaient des anneaux, se creusaient en tourbillons, bondissaient sur les rochers et grondaient, grondaient avec fureur.

Penchés sur le garde-fou, Claudine et Pétrov écoutaient en silence le vacarme assourdissant et observaient la lutte des eaux contre les pierres qui émergeaient de leur lit. A quelle profondeur pouvait être le fond ? On oubliait le temps. On avait envie de comprendre on ne savait quoi, et il y avait, semblait-il, quelque chose à comprendre devant ces formidables remous.

— Les gens se débattent, eux aussi, comme ces eaux... dit Pétrov sans regarder Claudine.

Elle se taisait.

Près d'eux, un jeune gars en veste et casquette de cuir, disait à un autre :

— Ah ! si l'on faisait un barrage !

— Pas une digue ne pourrait tenir, répondait l'autre.

— Ça en ferait de l'énergie ! Ça travaillerait pour toute la Finlande, ça remuerait tout...

Pétrov et Claudine descendirent enfin sur la berge pour voir d'en bas comment le courant, resserré entre ses escarpements de granit, s'élançait en hauteur et retombait, comme du lait, des gigantesques saillies.

Sur les deux rives, des promeneurs allongés, passaient des heures à contempler sans un mot cette furibonde tempête. Claudine dit enfin :

— Quelle est donc l'attraction de cette rivière ? Je n'y comprends rien, mais je ne puis m'en arracher.

— Elle est dans sa beauté et dans sa constance, elle est aussi dans son perpétuel changement et dans l'éternité de sa splendeur... Peut-on exprimer cela par des mots ? répondait Pétrov. Cela ne se comprend que par les sens... sans paroles...

..

A Piter, non contents de fréquenter les réunions de partis, ils allèrent aux soirées qu'organisait l'Armée du Salut.

Que restait-il à faire, vraiment, puisque les socialistes eux-mêmes avaient rétabli la peine de mort et continuaient la guerre ? L'existence n'était donc plus entre les mains des hommes ; elle était conduite par « Celui » dont les voies sont impénétrables !

A entendre les paroles et les promesses du gouvernement, on pouvait le croire révolutionnaire ; mais tous les actes de Kérensky menaient directement au bonapartisme.

Claudine qui lisait un journal en prenant le thé s'écria avec indignation :

— Les canailles ! Ils ont différé la convocation de l'Assemblée constituante jusqu'au 29 octobre ! Où veulent-ils en venir ? Ce Kérensky prétend-il vraiment jouer les Napoléon ?

— Penses-tu ! dit en riant Pétrov. Le pouvoir lui échappe déjà. Tu sais bien qu'il doit se faire aider par les généraux Kornilov et Kalédine. En ce qui concerne l'Assemblée constituante, cela ne m'étonne pas du tout. La comtesse Panine a commis la gaffe d'avouer publiquement qu'il serait mauvais de réunir cette assemblée avant la fin de la guerre...

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que tout cela veut dire ? soupira Claudine.

Ils allèrent donc un soir à une assemblée de l'Armée du Salut.

— Que faire ? A qui s'adresser ? Là, du moins, on cherche à attendrir les cœurs en les appelant à faire le bien, en réveillant les meilleurs sentiments, qui sont fort loin des terribles réalités. Qu'irions-nous faire dans les congrès des soviets, des coopératives, des zemstvos, des paysans et des partis politiques ? Que pourrions-nous y entendre ? Que peuvent nous apprendre de neuf tous ces bavards ? Rien, et même rien de vieux qui vaille quelque chose ! On s'étonne même, quand tout a été dit, de voir que les congrès se suivent et se multiplient !...

C'était dans une salle de l'école Ténichevsky. Un méridional chevelu, sans doute béni du ciel, enflammait ses auditeurs en leur parlant du salut de leur âme. Après avoir discouru, il les engagea tous à faire une prière en commun. Pétrov et Claudine se sentirent reposés, oubliant les tempêtes de la vie. Ils furent touchés par les propos larmoyants du disciple du Christ. Ils avaient presque oublié qu'ils étaient chrétiens, ils s'en souvinrent. Ils se rappelèrent bien d'autres choses, de grandes et saintes choses dont leur enfance avait été nourrie dans les églises et chez leurs pieux parents ! Ils achetèrent un petit évangile, relié en bleu, pour le lire à la maison. L'Armée du Salut vendait de ces livres dans toutes ses réunions. Pétrov n'eut pas même la patience d'attendre jusqu'à la maison, et il ouvrit le petit volume dans le tramway où, comme d'ordinaire, se tenaient trois ou quatre meetings.

Une vieille dame, voisine de Pétrov le regarda, soupira

d'attendrissement et, se tournant vers une femme qui l'accompagnait :

— Ah ! des hommes comme celui-ci se font rares à notre époque !...

Claudine était tout heureuse pour son ami ; elle résolut de fréquenter l'église avec lui et d'aller à toutes les réunions de l'Armée du Salut.

Pétrov, qui croyait les bolchéviks vaincus pour toujours, fut très étonné quand il en trouva tout un groupe chez Kouznetsov, et qu'il les vit pleins d'entrain. Là étaient Voronine et la Juive, qui, dans les premiers jours de la révolution, pircuettait de joie, et il y avait aussi cinq ouvriers. Après les salutations d'usage, Pétrov s'assit. La conversation continua, les épaulettes d'or n'intimidaient personne. La Juive, rappelant que les journaux du parti, *Le Prolétaire* et *Le Soldat* recommençaient à paraître, était pleine d'espoir. On allait enfin pouvoir expliquer aux masses de Piter où les menait le gouvernement provisoire, et, dès lors, tous les soldats et les ouvriers se rangeraient du côté des bolchéviks.

Pétrov sourit :

— A ce que je vois, vous n'avez pas perdu courage, camarades !

— Pourquoi ne serions-nous pas contents ? répliqua Voronine. Nos effectifs deviennent, de jour en jour plus nombreux. Ne savez-vous pas quels ont été pour nous les résultats des élections à la Douma ? Nous y comptons maintenant le tiers des voix ! Au soviet de Cronstadt, nous avons cent bolchéviks, soixante-quinze socialistes-révolutionnaires de gauche, et les autres sont autant que rien.

— Oui, nous allons changer de langage dans nos conversations avec messieurs les traîtres, dit Kouznetsov en levant fièrement la tête. La conférence des comités d'usines et de fabriques a déjà exigé l'élargissement de tous ceux qu'on a arrêtés en juillet ; et je voudrais bien voir qu'« ils » osent nous refuser ça !

Eugénie Pétrovna railla doucement son mari.

— Tu fais un peu trop le brave, mon ami. N'oublie pas que, ces jours derniers, le gouvernement socialiste a promul-

gué une nouvelle loi d'après laquelle toute tentative contre le régime serait punie des travaux forcés...

— Tu parles si ça nous fait peur ! s'écrièrent ensemble les ouvriers que Pétrov ne connaissait pas.

La Juive bondit :

— C'est eux qu'il faut envoyer au bagne ! s'écria-t-elle. Qu'ils disent donc au peuple de quel droit ils ont différé la convocation de l'Assemblée constituante jusqu'au 29 novembre !

Pétrov fut tout étonné :

— Novembre, dit-il. Vous voulez dire octobre ?

Voronine se mit à rire :

— Voilà votre idée, mais on voit que vous ne suivez guère de près les actes de ce gouvernement de traîtres... Ça doit vous être égal, d'ailleurs, qu'on réunisse plus tard ou plus tôt l'assemblée... Ou même, n'est-ce pas ? qu'on ne la réunisse pas du tout. Oui, camarade Pétrov, la convocation est encore différée et, bien entendu, « ce n'est pas de la faute du gouvernement provisoire » !... Moi, je vous dirai que la faute en est à ceux à qui la révolution fait l'effet d'un couteau sous la gorge, et même à ce lamentable gouvernement qui a besoin d'un Bonaparte et qui télégraphie que « tout attentat contre l'autorité de Kornilov sera considéré comme un crime »... C'est de ce côté-là que sont les coupables !

— Mais, permettez, à la conférence des hommes d'Etat, à la conférence de Moscou, on est arrivé, je crois, à un accord ?

Cette phrase fut de l'huile sur le feu. Les uns souriaient ironiquement, les autres considéraient Pétrov avec colère.

— La conférence ! quelle conférence ? De qui se composait-elle ? De bourgeois et de larbins de la bourgeoisie ! s'écria Voronine. Boublikov et Tsérételli se sont donné la main ! Mais les ouvriers, comment ont-ils pris ça ? Tout Moscou s'est mis en grève ! Vous n'y faites pas attention, mais, pour nous, cette grève a bien plus d'intérêt que votre conférence ! Cet idiot de Kérénsky voulait consolider les quelques forces qui lui restent encore, mais ça ne lui a pas réussi ! Les gens commencent à comprendre un peu mieux ! On en a soupé !...

— A mon avis, cette tentative de Kérénsky est d'un excellent effet... pour nous, dit Eugénie Pétrovna. Tous, main-

tenant, doivent voir où ils nous mènent ? Les discours des représentants de la Douma d'Etat et des généraux Kornilov et Kalédine, il n'y a rien de mieux ! Ce bonhomme hystérique, ce Kérénsky, ne comprend-il pas qu'il est déjà presque prisonnier entre les pattes de ses généraux ?

— Mon Dieu, soupira Pétrov, comme les gens deviennent mauvais quand ils se divisent en partis ! Et à quoi cela sert-il ? Ne peut-on pas s'entendre ? Nous sommes tous du même pays, nos intérêts sont les mêmes... Franchement, vous n'êtes pas justes ! Vous ne songez qu'à critiquer le gouvernement et vous ne voyez pas qu'il a autre chose à faire que de se disputer avec vous. La situation actuelle est tragique pour lui, si vous voulez : des dissensions à l'intérieur, des désordres abominables en Finlande, le front qui est percé du côté de Riga ! Et nos gouvernants qui ont promis de sauvegarder l'intégrité du pays jusqu'à l'Assemblée constituante ! Cela ne vous inquiète pas, vous autres ! Et pourtant, la capitale est menacée ! Le gouvernement doit agir et réagir, à la fin des fins !

— Si Riga a été livrée aux Allemands, c'est par la trahison de Kornilov, s'écria Kouznetsov. C'est lui qui a demandé si Riga ne devrait pas être une rançon pour ramener le pays à la conscience de ses devoirs ! Et voilà toute l'affaire de Riga !...

— Ce sont des choses auxquelles je ne crois point.

Tous parlaient ensemble, s'agitaient et s'indignaient de l'attitude de Pétrov :

— Vous ne le croyez pas, mais c'est ainsi !

— Jamais je ne pourrai l'admettre !

— Non, dit fermement Voronine, il est clair maintenant que le prolétariat révolutionnaire doit prendre le pouvoir sans délai ; alors seulement, les conquêtes de la révolution seront garanties et l'Assemblée constituante se réunira !

En somme, Pétrov se sentait bien empêché de causer avec ces hommes naïfs, selon lui, obstinés, incapables de voir au-delà de leurs désirs, incapables de discerner la vraie situation ; et il s'en alla bientôt.

Quand il fut parti, Kouznetsov et ses camarades reprirent la discussion : quand le peuple révolutionnaire devrait-il se mettre en mouvement et se saisir du pouvoir ?

Le colonel Périélov donnait encore une soirée à laquelle vinrent presque tous ceux qui l'avaient visité le jour de sa fête, ainsi qu'un vieux colonel, au nez busqué, partisan du général Krymov. Mais Riks était absent.

A l'heure du thé, la causerie s'engagea immédiatement sur la politique. Le maître de maison fut des premiers à parler affaires.

— Je regrette fort, dit-il, qu'à Moscou les nôtres se soient montrés si imprudents.

— Vous parlez de la manœuvre du procureur Stal ?

— Oui, quel coquin ! dit le colonel ami de Krymov. Je n'attendais pas ça de lui. Un procureur, comprenez-vous, un vrai procureur à la justice et il va révéler le complot ! Et à qui, s'il vous plaît ? A Kérénsky lui-même !... Ha-ha-ha !

— Non mais, de qui a-t-il été question ! reprit un des généraux, fort dépité.

— Quoi qu'il en soit, on arrête les nôtres, parfaitement !... Et pas seulement à Moscou, mais ici même, et dans le Midi, et en Sibérie ! reprit Périélov.

Il semblait abattu, il dodelinait de la tête et son crâne chauve luisait sous le lustre.

— La populace se livre à tous les excès, dit un autre général en étalant du caviar sur une tranche de pain blanc. Puissent ne pas se renouveler les journées de juillet ! On assure que, pour le 27 août, quand on fêtera les six mois écoulés depuis la révolution, des manifestations sont encore à prévoir.

Koliénov se mit à rire.

— Oui, mais « les chiens de députés » ont peur de ça plus que tous les autres ! Et il en est de même de ce gouvernement à moitié bolchévik ! C'est pour cela que les manifestations sont interdites.

— Ah, interdites ?

— Oui, oui !

— Allons, tant mieux !

— Mais maintenant, messieurs, si la populace descend encore dans la rue, nous ne devons plus nous croiser les bras ! s'écria Koliénov, très agité. Je suis prêt à marcher des tout premiers et, si je n'ai pas de troupes à ma disposition, je fusillerais de mes propres mains...

— Ne vous inquiétez pas, messieurs, nous sommes à la veille de formidables événements après lesquels le pays ressuscitera enfin ! Entre nous, n'est-ce pas ? je puis vous dire que le général Kornilov est déjà bien résolu à prendre le pouvoir...

Un silence se fit, on regardait avec enthousiasme le colonel au nez busqué.

— Oui, messieurs... Il compte être soutenu par les officiers et par tout ce qu'il y a de raisonnable dans la société... Il a de l'espoir... Je pense qu'il peut espérer...

— Mais bien sûr, bien sûr !...

— Il ne doute pas de nous...

— Bravo, bravo !

— Messieurs, dit Périélov, je crois et je sens que le temps de la convalescence est enfin venu pour notre pays ! Des hommes de haute valeur entrent en scène et l'honneur de l'entreprise revient tout d'abord au général Kornilov. Je propose un toast à sa santé !

— Hourra ! hourra !

Quand tous eurent vidé leurs verres, l'enthousiasme battit son plein. Le colonel au nez busqué continua :

— Il a donné des instructions secrètes, que le gouvernement provisoire ignore encore : des troupes fidèles marchent sur Pétersbourg.

— Que dites-vous là colonel ?

— Parole d'honneur ! vous verrez bientôt.

— Continuez, on vous écoute !

— Il a décidé de former ici, ou plus exactement d'introduire dans la capitale une armée qui n'écrasera pas seulement les bolchéviks, mais qui désarmera la garnison, la population, et dispersera les soviets...

— Colonel, est-ce bien vrai ? Pas possible ?

— Hourra ! hourra !

— Messieurs, je propose de boire à la santé de M. le colonel qui nous donne de si bonnes nouvelles, s'écria la maîtresse de maison en levant son petit verre.

— Bravo ! bravo !

On applaudissait.

Longtemps encore après minuit, l'appartement de Périélov fut brillamment éclairé et ses hôtes rêvaient délicieusement à celui qui allait délivrer le pays de « ces chiens de députés ».

* *

Les entretiens spirituels de l'Armée du Salut, l'étude des cartes cosmographiques et les songeries astronomiques occupaient fort sérieusement Pétrov et Claudine. Comme il n'était pas riche, Pétrov avait loué, chez un amateur, un assez gros télescope ; et tous deux observaient, le soir, les étoiles du Nord, celles qui devaient paraître à certaines heures, en cette saison. Cela les remontait, « élevait leurs pensées », les emportait loin de l'agitation d'une terre où ils ne trouvaient de bon que ce qu'ils avaient en commun. Parfois, il est vrai, ils se distraient agréablement au Théâtre Alexandrine, ou bien au Théâtre Marie, où Karsavina se montrait dans un nouveau ballet. Ils riaient à gorge déployée au spectacle comique du *Krivoïé-Zerkalo* ; ils espéraient beaucoup de la mise en scène d'*Ivan le Terrible* que préparait Meyerhold. Mais, enfin, ce n'était là qu'un divertissement. Et puis, les bons théâtres se trouvaient loin. Pétrov et Claudine n'étaient pas assez riches pour s'offrir souvent cette distraction.

Donc, chaque soir, Pétrov apportait dans la cour son télescope, monté sur son support ; et ils étudiaient ensemble le ciel.

Voronine, Kouznetsov et Eugénie Pétrovna se moquaient d'eux : ils avaient choisi leur temps pour apprendre l'astronomie !

Voronine les surprit, une nuit, à cette occupation. Claudine, assise sur un haut tabouret, explorait l'espace ; Pétrov, près d'elle, sur une souche, faisait de même. Voronine s'installa près de lui.

— Ça ne vous ennue pas, ce que vous faites-là ?

— M'ennuyer ? répondit Pétrov, tout surpris. Cela me semble bien plus intéressant que toutes les manigances et les tracasseries que l'on se donne pour un morceau de pain. Voilà, dit-il, en indiquant le ciel, ce qui est beau, éternel, illimité, interchangeable... Quand on se rapproche de cela, on devient meilleur, on conçoit la grandeur et la beauté du monde ! Et quand on a deviné la majesté inconcevable de ce monde céleste, l'harmonie suprême qui préside aux mouvements des astres, on sent son néant, on voit que l'on n'est qu'un grain de sable, et alors, je vous assure, on n'a plus envie de se demander si le partage des rations est plus ou moins bien fait par ceux qui s'en chargent ici-bas... Car, enfin, pourquoi tout

ce remue-ménage, ces soulèvements, ces meurtres ? Pour la pitance ! pour la pitance ! Ça me dégoûte !

— Ainsi, tout ce qui existe est raisonnable ? dit en riant Voronine et il se leva. Vous avez bien de la chance ! C'est épatant ! Mais si tout le monde raisonnait comme vous, nous en serions encore au servage, aux verges, et nos villageoises donneraient encore le sein aux petits chiens de luxe des propriétaires...

— Non, pourquoi donc ? J'approuve le progrès... S'il n'y avait pas de civilisation et de culture, je n'aurais pas le plaisir de regarder par ce télescope... Mais enfin, il faudrait que tout se passe autrement, raisonnablement, en paix...

— En paix, dites-vous... Mais vous nous racontiez avec tant d'horreur ce que vous avez vu à la forteresse de Schlüsselbourg... Était-ce « raisonnable » aussi, cela ? Et pouvait-on en finir avec ça bien gentiment, par des moyens « pacifiques » ? Eh ! vous autres, rêveurs !...

— Non, évidemment, il fallait bien délivrer les prisonniers... Cela fait honneur au peuple russe...

Voronine fit un geste de dédain, secoua la tête et s'éloigna.

Claudine n'avait presque rien entendu ; elle faisait tourner son télescope, et son regard restait attaché aux étoiles.

**

A peine Voronine était-il rentré qu'Eugénie Pétrovna se plaignait à son mari :

— Je ne sais plus comment m'en tirer. J'ai passé la journée à faire la queue inutilement. Pas de pain, pas de sucre. Je n'ai rapporté que des pommes de terre. Tiens, mange...

Et elle mit la soupière sur la table.

Voronine se débarrassait de sa capote, sans dire un mot. Kouznetsov se mit à table. Eugénie Pétrovna continua :

— Si nous voulons avoir quelque chose à manger demain, il faudrait que tu ailles cette nuit prendre ton tour à la boulangerie ; je viendrai de très bonne heure, à l'aube, te remplacer, et tu auras le temps de dormir un peu avant ton travail.

Voronine fronçait les sourcils et grognait :

— Ils ont caché les approvisionnements, ces coquins...

Mais attendez un peu, on les fera dégorger !... Oh mais, on saura leur ouvrir le ventre !...

— Non seulement ils cachent les vivres, mais je sais, de source sûre, qu'ils n'hésitent pas à en expédier en Suède...

— Comment trouvez-vous cela ?

Kouznetsov hochait la tête :

— Ah ! les canailles !

— C'est ainsi qu'ils font leur beurre : ils ont des bénéfices d'un côté et, d'autre part, ils affament la population... « Voyez un peu, disent-ils, comment les soviets vous nourrissent »...

Voronine, en parlant, s'était mis à table.

Eugénie Pétrovna émit un doute

— C'est peut-être aussi à cause de la désorganisation des transports ?

— Mais qui donc, s'écria Voronine, désorganise les transports ? N'est-ce pas la bourgeoisie, aidée par ses larbins ? Croyez-vous que certains fonctionnaires du chemin de fer se gênent pour saboter les locomotives ? Et le combustible manque ! Mais ce sont des ingénieurs qui, pour obéir à leurs maîtres, inondent les puits de charbonnages ! Ce sont eux, ce sont eux, les bandits, qui empêchent les fabriques et les usines de fonctionner ! Eux, ne manquent de rien ! Ils n'ont pas à s'en faire !

— En effet, rien ne leur manque... La demi-livre de pain, c'est pour la « populace », tandis qu'ils engraisent toujours, comme des cochons.

— Si ça dépendait de moi, je ferais pendre tous les spéculateurs !

— Les spéculateurs, c'est trop peu ! Il faut pendre toute la canaille qui les soutient, qui les entretient, qui les multiplie et qui, en même temps, garde le pouvoir ! Nous devons nous attaquer à la racine du mal ! s'écriait Voronine.

— Jusqu'où décidément ira la patience des ouvriers ? demanda Eugénie Pétrovna. Quand donc prendrez-vous le pouvoir et mettrez-vous fin à toutes ces tribulations ?

— A mon avis, nous pourrions nous décider dès demain, répondit Voronine. Lénine a raison, nos forces sont suffisantes. Je ne sais ce que nous attendons ! La flotte de la Baltique, à elle seule, combien vaut-elle ? Et elle est toute à nous.

— Le comité central espère peut-être « ramener à de meilleurs sentiments » les traîtres ?

— A quoi sert-il encore de causer avec ces misérables, avec ces laquais de la bourgeoisie ? reprit Voronine. Il faut leur sauter à la gorge et leur mettre le genou sur la poitrine !...

Le colonel au nez busqué, partisan du général Krymov, avait eu raison. Le général Kornilov concentrait des troupes et les dirigeait sur Piter. A la Direction de l'Artillerie, le colonel Périélov étonnait tout le monde par sa gaieté, un sourire se jouait sur son visage, ses petits yeux noirs étincelaient de joie mauvaise. Enfin, il n'y put tenir, s'assit près de Riks et lui dit à mi-voix :

— Il faut aider Kornilov, par tous les moyens, et établir une dictature. Et sans retard... Les bolchéviks ont eu vent de la chose, ils savent que quatre des régiments les plus révolutionnaires sortent de Piter et font du bruit... Leur propagande parmi les soldats a du succès, bien entendu, un gros succès, et il faut en tenir compte. Ecraser quatre régiments, ce n'est pas si facile !...

Le comité exécutif du soviet avait ouvert des cours de moniteurs pour les élections à l'Assemblée constituante. Il demandait la collaboration d'hommes cultivés, par l'intermédiaire des organisations de partis représentées au soviet. Les moniteurs devaient être envoyés en mission dans les provinces. Leur tâche serait des plus sérieuses : ils devraient s'opposer à toute mesure illégale, au cours des élections ; ils auraient à assurer la formation d'une assemblée qui pût représenter très exactement la face de la Russie et ses volontés. Tous les partis, naturellement, tâcheraient d'obtenir le plus grand nombre de suffrages à ces élections libres et impartiales. Seuls, les bolchéviks, battus et réduits au silence, avaient été laissés de côté par le soviet.

Les socialistes-révolutionnaires désignèrent aussi des représentants ; pour le rayon de Lesnoïé, Pétrov fut un de leurs délégués. Il était heureux d'avoir à travailler à sa mesure pour une grande cause qui importait à tout le pays.

A peine sorti de prison, après le soulèvement de juillet, Voronine avait voulu se faire inscrire à ces cours ; mais comme

ils étaient ouverts dans les murs de l'Institut Smolny, où on le connaissait trop bien, il n'osa pas s'y montrer.

Kouznetsov, après juillet, avait été renvoyé de son usine. N'ayant rien à faire, il se présenta aux cours sous le nom de Zouïev, soi-disant menchévik.

Pétrov ne connut sa ruse que le jour même de l'ouverture des cours, quand il rencontra Kouznetsov parmi les futurs instructeurs. Pétrov ouvrit de grands yeux et il allait dire : « Comment vous trouvez-vous là ? » mais Kouznetsov s'avança rapidement vers lui, lui serra fortement la main, l'entraîna à l'écart et lui dit à mi-voix :

— N'allez pas manger le morceau, s'il vous plaît. Je m'appelle ici Zouïev. Comme bolchévik, on ne m'aurait pas pris, vous le savez bien...

— Bon, très bien, camarade Kouzné... c'est-à-dire...

Pétrov, troublé, regarda autour de lui. Fort heureusement, personne n'était là pour les écouter. Il sourit :

— Avec plaisir, certainement, je... De leur part, bien sûr, c'est une cochonnerie...

— Mais vous, que venez-vous faire en cet endroit ? demanda Kouznetsov-Zouïev.

— Ce que je viens faire ? La même chose que vous : je voudrais me rendre utile au peuple, d'une manière ou d'une autre...

— Et vous croyez que vous l'aurez, votre Assemblée constituante ?

— Comment donc ! Mais... ça ne peut pas se faire autrement...

— Attendez, mon ami, attendez toujours... Des gens qui ont chassé notre comité du palais de Kchéinskaïa, qui ont jeté nos camarades en prison et obligé des hommes tels que Lénine et Zinoviev à se cacher, des gens qui continuent la guerre, — ces gens-là ne convoqueront jamais l'assemblée ! Je n'y crois pas, mais pas du tout. Ce sont des traîtres.

— Permettez, dit Pétrov, en s'accrochant à un bouton de la blouse de Kouznetsov.

A ce moment, on leur criait :

— Chut !... chut !... chut !...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tchékheïdzé en personne...

— Ah oui !

— Où est-il ?

Tous se portèrent en avant, entraînant Pétrov et Kouznetsov, vers l'extrémité de la salle où un grand tableau noir se dressait sur un chevalet, avec un gros morceau de craie et un chiffon.

Le vieux Géorgien, chauve, en veston, s'arrêta près de la table et attendit que son auditoire fût à sa place. Pétrov s'assit à côté de Kouznetsov.

Ensuite, Tchkhéïdzé, d'une voix lasse, annonça dans quel but les cours étaient ouverts, ce que le soviet en attendait et, enfin, il dit les noms des militants connus qui étaient chargés de faire les conférences. Les auditeurs écrivaient au crayon dans leurs carnets. Pétrov, comme les autres, prenait des notes. Mais Kouznetsov, ennuyé, regardait par la fenêtre ouverte qu'inondait une vive lumière et d'où venait un air chaud.

— Pourquoi n'écrivez-vous pas ? chuchota Pétrov.

— Quand cela sera nécessaire, je commencerai... Et puis, peut-être ne viendrai-je plus. Il faut préparer les ouvriers et les soldats aux élections... Vous savez que c'est le 20 août qu'aura lieu le scrutin.

En effet, Kouznetsov ne suivit pas les cours. Mais Pétrov y était assidu et souvent son cœur battit : « En aucun pays, jamais, un peuple n'a pu élire librement une Constituante et exprimer parfaitement sa volonté ; il y a toujours eu des empêchements de droite ou de gauche... Mais nous, moniteurs, moi, Pétrov, parmi les autres, nous saurons protéger le peuple contre toute maligne intervention... »

Il revit Kouznetsov le lendemain des élections à la Douma municipale de Pétrograd. Les bolchéviks avaient obtenu deux fois plus de voix qu'au scrutin de mai.

Ils étaient rentrés presque ensemble à Lesnoïé. Kouznetsov avait maigri, mais il était extrêmement gai. Pétrov en fut étonné.

— Ne connaissez-vous pas, dit Kouznetsov, le résultat de la campagne ? Enfin, les ouvriers et les soldats ont compris de quel côté sont leurs alliés, et ils sont maintenant avec nous !...

Pétrov se sentit frissonner : « Diable emporte ! s'ils allaient nous gêner ! » songea-t-il. Et il demanda :

— Mais vous aussi, vous voulez qu'on convoque, le plus vite possible, la Constituante ?

— Bien entendu.

— Pourquoi ne venez-vous plus aux cours ?

— Je n'ai pas eu le temps. J'ai parlé dans les usines et je vois que j'ai bien fait.

Tous deux, de belle humeur, gagnèrent ensemble leur maison, tout en discutant. La question était toujours de savoir si l'on pouvait immédiatement finir la guerre. Pétrov hésitait, se contredisait. Kouznetsov était sûr de lui-même : « Qu'on plante les baïonnettes en terre et que chacun rentre chez soi ! »

Ils rencontrèrent, près de chez eux, Voronine qui rapportait un seau d'eau. Lui aussi avait maigri, mais il était très content.

— Allons, je te félicite, dit Voronine en tendant la main à Kouznetsov.

— Bah ! allons toujours prendre le thé.

— De quoi le félicitez-vous ?

— Ah ! vous ne savez pas ? Il est maintenant membre de la Douma municipale...

— Ah ! s'écria Pétrov, j'en suis très heureux, très heureux... Je vous souhaite de faire du bon travail. Au revoir.

— Bonne chance !

Les degrés de l'étage supérieur grincèrent.

Après avoir serré la main de sa femme, Kouznetsov s'écarta pour laisser passer Voronine qui porta son seau à la cuisine. Eugénie Pétrovna l'y suivit. Kouznetsov gagna la salle à manger et embrassa ses enfants.

— Qu'est-ce que cette lettre que vous chiffonnez-là ? Attends, attends, donne-moi ça, mon bonhomme...

Kouznetsov ôta des petites mains une enveloppe verte, qui portait le timbre d'Ekatérininskoïé. Elle était adressée à Voronine.

— Ah ! dit celui-ci, c'est Anna qui m'écrit...

— Prends-donc, dit Kouznetsov.

— Elles sont arrivées à bon port, dit Voronine, après avoir lu... Elles se sont installées...

— Et elles vous appellent sans doute, dit Eugénie Pétrovna qui, souriante, passa la tête par la porte de la cuisine. Vous verrez qu'elle vous persuadera plus vite que votre maman...

Voronine semblait n'avoir pas entendu. Il dit gaiement :

— Elle s'étonne d'avoir trouvé au village des isbas plus petites que celles dont elle se souvenait, et des potagers beau-

coup moins grands... Et tout lui plaît beaucoup... Maman est très contente, paraît-il, de n'être plus seule...

— Allons, à la bonne heure... Dès que nous aurons pris le pouvoir et que nous nous serons consolidés, tu les rappelleras ici...

— Pas de conseils ! pas de conseils ! dit en riant Eugénie Pétrovna. C'est lui qui les rejoindra, je vois ça.

Le samovar était prêt. Elle l'apporta dans la salle à manger et la conversation reprit, joyeuse, au sujet des dernières élections municipales.

Riks avait interrompu son travail et il écoutait avec une vive attention ce que disait Périélov.

Celui-ci parlait d'une voix ferme et tout en lui marquait de l'assurance. Il considérait d'un regard pénétrant, de ses petits yeux aux flammes blanches, les officiers et les fonctionnaires de la division, et il poursuivait :

— Nous en avons assez ! Nous avons trop toléré, trop enduré de ces humiliations ! Il faut mettre un terme à cette bacchanale ! Bien entendu, si le corps des officiers continue à agir comme il l'a fait jusqu'à présent, l'héroïsme de Kornilov n'aura servi de rien.

Koliénov déplaçait une feuille :

— Avez-vous vu en quels termes magnifiques le général s'adresse aux troupes ?

— Tiens, tiens, lisez-nous ça, dit Riks. Je ne connaissais pas ce document.

— « Notre patrie étant gravement menacée par les bolchéviks et le gouvernement provisoire étant incapable de les combattre, aussi bien que de rétablir l'ordre dans le pays et d'assurer sa convalescence, le général Kornilov, chef suprême de l'armée, estime inadmissible que ce gouvernement reste au pouvoir... » C'est parfait, c'est parfait, ajouta Koliénov.

Pétrov avait baissé la tête et n'osait lever les yeux ; il était effaré. « Alors, c'est de droite maintenant, que la Constituante est menacée ? Tout de même, les bolchéviks semblent disposés à la convoquer... Mais le général, comment savoir ?... »

Le vieux Tchijikov, très satisfait de ce que venaient de

dire et de lire le colonel et le capitaine, dressait le nez, et, haussant la voix, dit au commis Gavrioukhine qui entrait :

— Dites donc, poussez un peu la fenêtre... Avec ce vacarme, on ne s'entend plus.

Au dehors, sous la façade, les canons dressaient comme toujours leurs gueules endormies.

Tchijikov, dans la simplicité de son cœur, n'hésita pas à dire devant Gavrioukhine

— Avec ce qui se prépare, j'imagine que ces canons-là pourraient gronder bientôt avec d'autres...

Personne ne lui fit écho tant que le commis fut dans la salle. Mais quand il fut sorti :

— Nous n'irons pas par quatre chemins, dit Koliénov. On en finira d'un coup et pour toujours. Je demande, aujourd'hui même, à être mis à la disposition du général Kornilov... Ce n'est pas un gouvernement que nous avons, c'est... une croix pour le pays...

Dès le matin, dans la salle des commis, on avait eu connaissance du coup d'Etat que préparait Kornilov. Les expéditionnaires étaient indignés de la conduite du général et pleins de compassion pour Kérensky. Celui-ci avait reçu un émissaire, le prince Lvov, qui l'avait invité à céder le pouvoir, à démissionner avec tous les ministres.

— Et ces vauriens de cadets, ce qu'ils ont fait ! dit Skorodoumov en fermant la porte. Vous savez ?

— Quoi donc ?

— Ils ont tous donné leur démission !

— Qu'est-ce que tu dis là ?

— Vrai Dieu, c'est vrai... On m'a appris ça tout à l'heure, à la sixième division. Bien mené, le jeu ! Comment trouvez-vous ? Et il y en a qui prétendent qu'on devrait les ménager ! Mais on devrait les écraser tous comme des punaises ! Vous voyez maintenant comment ils travaillent avec les élus du peuple ?

— Ah ! les charognes ! Faut les étouffer !

— Et ce pauvre Kérensky, qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

Gavrioukhine rentrait à ce moment :

— Prenez garde, dit-il... Ça se pourrait bien qu'il soit d'accord avec Kornilov...

— Es-tu fou, Gavrioukhine ? Est-ce que c'est possible ?

— Dame, on ne sait plus... Vas-y voir...

— Et comment s'en sortirait-il, le brave type, puisque les bolchéviks lui tombent dessus ! Ces diables-là ne ménagent pas l'homme qu'ils tiennent ! Pourtant, je pense... Ils n'ont donc pas peur en le poussant à bout, de le jeter dans le camp de Kornilov ?

Tchijikov apportait un papier. Il soupira :

— N'y comptez plus, malheureusement, mes gaillards...

— Pourquoi ?

— Vous ne savez pas ?

— Quoi donc ?

— Fédortchouk vient de nous apprendre que Kérensky a mis Lvov en état d'arrestation. Vous voyez qu'il n'y a pas d'accord ?

— Et vous, M. Tchijikov, on dirait que ça vous fait du chagrin, l'aventure de Lvov ? remarqua Gavrioukhine.

— Mais, jugez-en vous-même ! Qu'arrivera-t-il si nous gardons le même pouvoir ? Le pouvoir, il devrait être solide et ferme, voyons...

..

Le lendemain matin, le colonel Périélov fut silencieux et mélancolique. Dans la nuit, il s'était passé tant de choses ! Et des choses à n'y rien comprendre ! Tous les officiers se taisaient comme lui et réfléchissaient. Riks s'acharnait à son travail, comme toujours.

Ghinsky dit enfin, en souriant :

— Maintenant, il devient de plus en plus difficile de deviner ce que l'avenir nous prépare...

— Ce qu'il y a de pire, grogna Périélov, c'est qu'un pékin comme Kérensky soit nommé chef suprême des armées. Ce n'est pas seulement extraordinaire, mais c'est une insulte au corps des officiers.

— Mais, observa Tchijikov, si le général Krymov arrive à Piter avec son corps de troupes, tout tournera autrement. Kornilov lui a donné l'ordre de désarmer tous les élé-

ments de la garnison qui se seront rattachés aux bolchéviks... Il doit aussi désarmer la population et disperser les soviets...

— On va les frotter ! reprit en souriant Fédortchouk.

Tous parlèrent en même temps et Riks avait levé la tête. L'un contait que, cette nuit-là, sur la proposition de Kérensky, le gouvernement provisoire avait décidé de constituer un directoire composé de cinq personnages, mais que le comité exécutif avait repoussé cette proposition et résolu de convoquer une conférence démocratique ; un autre savait que Kérensky avait exigé de Kornilov, par télégramme, sa démission, lui enjoignant de rentrer à Pétrograd ; mais le général avait refusé d'obéir.

De toutes ces nouvelles, aucune ne pouvait reconforter Périélov. A la bibliothèque, il apprit la formation de comités de salut public et de défense de la révolution : ce n'était pas une réponse au manifeste de Kérensky qui demandait aux citoyens de s'unir pour repousser la contre-révolution ; ces comités étaient sortis de l'initiative des citoyens eux-mêmes. Pour comble de malheur, Kérensky faisait arrêter les personnes compromises dans le complot de Kornilov et parmi les quatre-vingts personnages arrêtés, se trouvait le colonel qu'il avait reçu chez lui, l'ami du général Krymov. Périélov se taisait donc, et, ce jour-là, on parla fort peu dans les bureaux de la division.

« Que va-t-il se passer ? » songeait Pétrov, en sortant de la direction principale. C'est à n'y rien comprendre ! »

C'était une merveilleuse journée de la fin du mois d'août ; le ciel était d'un bleu pur, l'air transparent et léger. Pétrov respira à pleine poitrine en s'approchant de l'arrêt du tramway, devant le Palais de Justice qui avait brûlé. Il regarda du côté de la Perspective Nevsky, d'où devait venir la voiture et il remarqua que, devant les maisons, à tous les coins de rues, des foules s'amassaient et lisaient des affiches. Il alla voir.

Pétrograd et la province étaient déclarés en état de siège. Pétrov aurait bien voulu savoir comment lui, homme de parti, moniteur aux élections, devait envisager tout cela ? Que faire ? Rien à faire. Des gens, quelque part, s'occupaient d'agir pour les autres, mais lui ne voyait pas en quel endroit il aurait pu se rendre utile. Il se sentait dans une impasse. Il renonça à prendre le tramway. Il voulut se sentir seul. Il pren-

draît le chemin de la gare de Finlande, à pied, et de là, par le train, rentrerait chez lui.

Sur le pont Liteïny, Pétrov s'arrêta deux fois : la vue était si belle ! Dans l'air transparent, Piter se découvrait de toutes part, loin, très loin, et formait, le long de la Néva, des dentelures si capricieuses ! Et le flot de la rivière roulait en avalanches d'émeraude, sur lesquelles se hérissaient de petites crêtes blanches et se creusaient des entonnoirs pareils à des anneaux de fonte.

« Comme c'est beau » ! disaient les yeux de Pétrov. Mais en lui, quelqu'un marmonnait : « Et au lieu de voir cela, les gens s'occupent de s'entre-tuer. Que dois-je donc faire, moi ? » — « Arrive que pourra, lui soufflait son sauveur de toujours. Tu n'as rien à faire. » Et il pensait sans trop s'émouvoir que Kornilov pourrait bien interdire la convocation de l'Assemblée constituante.

Dans le train, à la gare de Finlande, les citoyens discutaient avec âpreté des éénements. Soudain, tous se turent, écoutant ce que criaient, dans la gare, des gamins qui vendaient des journaux.

— Edition spéciale ! Arrestation et suicide du général Krymov !

Un homme sauta hors du wagon :

— Garçon, garçon, donne-moi ça ! Donne donc, voyons !

— Par ici ! criaient d'autres.

Le gamin monta dans la voiture avec son paquet et il distribua avec une surprenante vivacité ses journaux aux mains tendues ; à peine prenait-il le temps d'empocher sa monnaie.

Krymov, qui avait marché sur Pétrograd à la tête du troisième corps, avait été arrêté et, ne voulant pas supporter la honte de sa défaite, il s'était tué dans le cabinet du ministre de la guerre. Pétrov fut touché de l'héroïsme du général et heureux de penser, pourtant, qu'il ne pouvait plus s'opposer à la convocation de la Constituante.

..

Eugénie Pétrovna avait attendu, dès le matin, au coin de la rue Spasskaïa, dans « la queue », la distribution de pain et de sucre qui devait avoir lieu ; ce n'est que vers quatre

heures de l'après-midi qu'elle se trouva au dixième rang, tant l'affluence avait été grande avant son arrivée. Et il y avait derrière elle, le long de la palissade, presque autant de gens qu'il en avait déjà passé. C'était tout un monde, de toutes les classes de la société. Et de quoi n'avait-on pas parlé dans cette journée ! Il y avait des femmes d'employés et d'ouvriers, des adolescents et des vieillards, des hommes de profession indéterminée et même « des dames » qui, déjà, en cette saison, s'enveloppaient de manteaux de caracul. Elles ne venaient, il est vrai, que pour un instant, pour constater que leurs domestiques étaient à leur poste, et dès qu'elles apercevaient la cuisinière ou la bonne, elles condescendaient à la remplacer quelque temps, gracieusement, pendant que celle-ci irait préparer le dîner. Les causeries étaient animées, coupées de rires et de bons mots, car, dans ce monde hétéroclite, on parlait des langages divers et chacun avait sa façon de considérer les choses.

Eugénie Pétrovna semblait ne rien entendre et regardait vaguement les rails du tramway qui tournaient en s'enlaçant, comme quatre gros vers noirs, du côté de l'Institut Polytechnique, ou bien la clairière qui montait entre les arbres de la pinède comme une colonne de fumée ? Parfois, quand les moroses nuées d'automne s'abaissaient, les vers semblaient rentrer dans la terre, cherchant le chaud.

« Pourrons-nous nous chauffer, cet hiver ? » pensait-elle et elle cachait plus profondément sa main sous sa vieille camisole ouatée. « Si nous étions seuls, le malheur ne serait pas grand, mais il y a les enfants... »

Ces idées-là la tourmentaient souvent depuis que son mari avait été renvoyé de l'usine et que leurs ressources s'épuisaient. Sans l'aide de Voronine qui trouvait le moyen d'emprunter, çà et là, quelque argent, leur famille serait peut-être morte de faim : le pain et la pomme de terre coûtaient cher. Et, maintenant, elle tenait dans sa main le dernier billet qui allait leur procurer, en si petite quantité, du pain et du sucre ! Elle pensait aux enfants amaigris et à son mari. Où était celui-ci ? Que faisait-il ?

Son visage, qui avait pris une teinte jaune depuis quelques semaines, bleuisait maintenant de froid et ses yeux rêveurs, fixés sur un confus lointain, étaient comme figés.

Elle fut tirée de sa torpeur par un ouvrier qui venait parler à sa voisine.

— T'es gelée, je parie ?
 — Un peu, je te crois...
 — Va-t'en te réchauffer et préparer le dîner.
 — Alors, demandait la femme, comment tournent les affaires de votre côté ?
 — Oh ! oh ! nous aurons le dessus ! Les nôtres en mettent un coup ! Le soviet de Pétrograd a adopté notre résolution... C'est la première fois qu'on les a eus de cette manière-là !
 — Gloire à toi, Seigneur ! On finira peut-être par s'en sortir, de toutes ces misères... C'est-il une vie de poireauter ici des journées entières ?
 — Allons, va-t'en, dépêche-toi...
 — C'est bon. Tiens, prends le panier...
 La voisine s'en alla.
 — De quelle résolution parlez-vous ? demanda Eugénie Pétrovna.
 — Celle de nos copains, les bolchéviks.
 La curiosité d'Eugénie Pétrovna fut piquée :
 — Ah ! en effet, ça, c'est bien.
 — Dame, réfléchissez vous-même... On n'a pas autre chose à faire. Si le pouvoir est entre les mains des ouvriers et des paysans, ils trouveront bien le joint pour alléger leurs misères...
 — Ça, c'est sûr et certain, dit une autre voisine. Autrement, on piétine sur place... Les spéculateurs ont accaparé les produits et ne donnent rien au peuple, mais le gouvernement n'ose même pas les toucher du petit doigt... C'est tous des pillards ! Y a pas longtemps, des moujiks de chez nous sont venus ; ils disent que la terre des seigneurs, on ne veut pas la leur donner. Attendez, qu'on leur dit. Alors, les moujiks leur ont fait voir ! Ils ont tout culbuté, dans tout le pays. Les maisons des seigneurs, ils les ont démolies sans laisser debout une seule brique...
 — Et vous pensez que c'est bien ? demanda un homme de la classe moyenne. Tout cela tournera mal, ma petite mère.
 Le voisin d'Eugénie Pétrovna mesura d'un regard fuyant celui qui parlait et le laissa continuer.
 — Quoi de bon dans tout cela ? reprenait le monsieur. On pille les propriétés ; nous n'aurons plus de pain. Ici, les usines ont cessé de fabriquer des munitions... Cependant,

notre armée, dans les tranchées, attend qu'on la nourrisse et qu'on lui envoie des cartouches... Sur les chemins de fer, c'est la même chose, tout le monde a lâché son travail, personne ne veut rien faire.

— Et vous, vous en faites beaucoup ? demanda le voisin d'Eugénie Pétrovna.

— On en fait à suffisance.

— Bon, et puis, vous savez, vous feriez pas mal de vous taire...

— Et qu'est-ce qui s'est passé encore au soviet ? demanda Eugénie Pétrovna.

— Oh ! un tas de choses ! On a réclamé l'abolition de la peine de mort. On a réclamé la paix, qu'on la fasse en vitesse, avec tous les peuples, et de la bonne manière, de la nôtre. Et qu'on en finisse avec la Douma et le Conseil d'Etat, qu'on les envoie à tous les diables, et qu'on réunisse la Constituante sans tarder...

On écoutait l'ouvrier très attentivement.

— Mais, au sujet de la terre, on n'a-t-il rien décidé ? demanda l'autre voisine. Sans ça, nos moujiks...

— Pour ce qui est de la terre, ma commère, c'est bien simple : qu'on la donne toute aux paysans !

— Comment cela, toute aux paysans ? demanda le monsieur de condition moyenne.

— Comme ça... les moujiks n'ont qu'à prendre, et que ça soit fini... Puis, se tournant vers Eugénie Pétrovna, l'ouvrier ajouta : Et la flotte baltique est avec nous !... Et à Moscou, donc ! rien que des bolchéviks !...

— Kérénsky avait ordonné de supprimer les comités de salut public et de défense de la révolution. Est-ce qu'on l'a écouté ?

— Jamais de la vie !

Un groupe se formait autour d'Eugénie Pétrovna et de l'ouvrier.

— Faudra voir ce qu'en dira la conférence démocratique !...

— Elle dira ce qu'elle voudra ! Pour nous, c'est tout simple, la loi, la voilà : de l'ordre, d'abord, et la journée de huit heures ! Que les ouvriers puissent surveiller le patron, voir s'il filoute ou tripote. Sans ça, c'est toujours la même chose : les patrons escamotent l'argent, on n'en a plus pour

entretenir la fabrique et on ferme. Mais non, nous y veillerons !...

— A la bonne heure ! C'est juste ! s'écriait-on.

— Il y a longtemps qu'on aurait dû faire comme ça !

— Ah ! vous trouvez que c'est juste ? Il conviendrait d'organiser toutes choses progressivement, en bon ordre, en réfléchissant d'abord...

Des clameurs montèrent, mais Eugénie Péetrovna venait d'être admise dans le magasin et, de l'intérieur, elle ne pouvait rien distinguer. Elle n'entendit qu'une phrase de l'ouvrier, et cette phrase était claire :

— Ça, c'est encore à la façon des bourgeois... A présent, nous autres, on ne veut plus avoir affaire avec les bourgeois !...

Dans le magasin, chacun avançait à son tour, il y avait pas mal de monde, et l'on causait aussi. Devant Eugénie Péetrovna, une femme se retourna vers sa voisine et lui dit amicalement :

— Et tu voulais acheter ça là-bas ? T'es-t-il toquée ? Les harengs, là-bas, ils sont trois fois plus cher...

— Ben, comment faire avec tout ce grabuge ? répondait l'autre.

— Attends, Michel viendra et il te meta tout ça...

Le soir de ce jour-là devaient avoir lieu les examens de sortie des moniteurs à l'Institut Smolny, et Péetrov alla subir l'épreuve. Il s'était préparé avec soin, il avait relu dans son carnet toutes les notes prises aux conférences et, en allant de la maison au tramway, il marmonnait, énumérant en sa pensée les systèmes électoraux des différents pays. Mais à peine fut-il en voiture qu'il oublia le but de ce petit voyage : deux hommes discutaient avec violence : l'un était Voronine que Péetrov n'avait pas revu depuis trois jours, l'autre était un étudiant.

— Votre Kérénsky, Monsieur l'étudiant, trahit la classe ouvrière, disait Voronine. Il est pire que Kornilov.

— Prouvez-le.

— Le prouver, à quoi bon ? disait en souriant Voronine. Votre Kérénsky prétend devenir un Alexandre IV.

— Mensonge !

— Quelle blague !

— Prouvez-le !

— Kérénsky ne tient compte de personne...

— C'est faux !

— Pardon, c'est vrai ! Ne savez-vous pas que la conférence démocratique elle-même, — et il s'y trouvait des représentants des zemstvos, des coopérateurs, — la conférence elle-même s'est prononcée contre un ministère de coalition, d'union nationale... Mais Kérénsky, qu'a-t-il fait ? Il n'a su qu'organiser un nouveau ministère de coalition !

— Il n'y avait pas d'autre issue... Il ne s'agit pas de cela...

— Mais si, il s'agit de cela ! Au lieu de tourner autour des questions, répondez nettement... Et nous disons que ce gouvernement mènera le pays à sa perte, qu'il faut le chasser immédiatement...

— Ah ! Vous avez bien de l'audace, observa une grosse dame.

Voronine jeta sur elle un regard étincelant de mépris :

— Vous, vous n'osez penser qu'en catimini... Je n'envie pas votre sort...

— Ces bolchéviks, ça n'a plus peur de rien, naturellement... Ils ont trompé et séduit les soldats et les ouvriers, tous sont de leur côté... dit un vieux fonctionnaire, en s'agitant sur la banquette. Le soviet de Péetrograd est aussi tout plein de bolchéviks... Aussi, ça lève le nez, et pourtant, ça n'est pas capable de comprendre quoi que ce soit.

— Vous comprenez sans doute un tas de choses, vous ? Comment expliquerez-vous que dans tous les soviets de province et dans toutes les entreprises, on ait élu des bolchéviks en majorité ? Parce que nous les avons trompés ? Quelle blague ! Les gens ont fini par comprendre ce que sont les bolcheviks, ce qu'ils veulent, et ils nous ont suivis. Et ils seraient des imbéciles s'ils marchaient à la suite de gens comme vous, dit Voronine en sortant du tramway.

— Quel insolent ! chuinta la dame.

— Mais non, quoi, il dit vrai, répliqua un ouvrier. Ce Kérénsky, on lui demande de ne pas se lier avec les bourgeois... Et il s'entête... On n'a plus qu'une chose à faire : flanquer dehors ce gouvernement...

« Ah ! songea Péetrov, voilà comment tournent les affai-